

En attente de connexion...

Thomas Le Bosquain et Martin Rault

Cette soirée a pour vocation de clôturer une année de séminaire de texte que le groupe de recherche « Actualités de la névrose et de l'angoisse » a passé autour du séminaire X de Jacques Lacan intitulé « l'angoisse ». Vaste programme, qui dure depuis deux ans déjà.

Posons la question de ce qu'il en est de ce séminaire de texte. Nous pouvons d'ores-et-déjà indiquer qu'il ne s'agit pas d'un cartel, pas plus qu'un cours, ou qu'une succession d'exposés de lecture donnés par telle ou telle personne. Il s'agit plutôt d'une mise au travail collective, sur le versant de l'interrogation, au service d'une lecture qui tire sa richesse de la diversité des subjectivités qui s'y attèlent. Autrement dit, chacun y va de la singularité de sa propre lecture.

Si tel est le cas, l'interrogation autour d'un consensus se pose, mais également autour de l'intérêt de se réunir. En effet, que recherchons-nous, collectivement, en nous basant sur des lectures qui nous sont propres ? Probablement pas des réponses. Si, comme le disait Maurice Blanchot, « la réponse est le malheur de la question »¹, nous sommes bien heureux d'en rester à nos questions. Un groupe de recherche est-il seulement fait pour trouver des réponses ? Il s'agit pour nous, dans tous les cas, de nous orienter de la pluralité des interrogations qui s'imposent d'un chapitre, d'un paragraphe, d'un mot.

Se nourrir des questions que les autres apportent permet, nous semble-t-il, d'entendre différemment le texte, d'aller s'interroger sur ses fondements mêmes. Il s'agit de se dégager de l'effet de pilule à avaler dont Lacan se méfiait tant, pour s'orienter de l'*interligere* et de la résonance, de l'équivoque de la langue.

De fait, à l'instar de la mécanique installée au sein de ce groupe de recherche, nous avons souhaité vous présenter cette intervention pensée à deux et écrite à quatre mains, avec en tête la remarque de Lacan, « on n'a pas l'habitude de penser à deux » (S23).

La thématique de la soirée nous a amené à considérer une question : un tel groupe de recherche pourrait-il exister en ligne, sur les réseaux sociaux ? En effet, en considérant le royaume du virtuel comme le reflet du champ social dans lequel nous évoluons, nous pourrions considérer cela comme possible. De plus, il existe déjà des analystes qui proposent des séances

¹ L'Entretien infini.

par Skype alors à quand le cartel twitté, le séminaire par Facebook ou même la passe via Messenger ?

Ne moquons pas trop rapidement l'apparente légèreté d'une telle proposition. Posons plutôt la question, nécessaire, du rapport structural qu'entretient le sujet avec ces réseaux sociaux. Au fond, quelles sont les logiques structurales sous-tendues par l'investissement que fait l'*être parlant* de ces réseaux ?

Dans son séminaire sur l'Angoisse, Lacan indique que la scène est le seul lieu où le « sujet fondamentalement historisé [...] peut se maintenir dans son statut de sujet »². Cette scène nous semble se voir redoublée sous les espèces d'internet, sur lequel le réseau social est le lieu où le sujet s'expose, se raconte et se la raconte, en maniant à souhait ce qui sera donné à voir sur son profil. Pour paraphraser Descartes, sur internet, comme sur la scène du monde, le sujet « avance masqué ». Cette scène, pour Lacan, est « la scène de l'Autre où l'homme comme sujet a à se constituer, a à prendre place comme celui qui porte la parole » mais pas sans un masque.

Le masque n'est pas sans évoquer le persona du théâtre antique, cet appareil qu'enfilaient les acteurs avant de monter sur la scène. Evoquons, également, l'étymologie de ce terme qui nous renvoie au latin *per-sonare*, qui signifie « parler à travers ». C'est-à-dire que de porter sa parole, le sujet s'y attèle au travers du masque, et comme le précise Lacan, « il ne saurait la porter que dans une structure qui, si véridique qu'elle se pose, est structure de fiction »³. Mais qu'est-ce à dire ? Selon nous, cette structure de fiction renvoie à l'attribut fantasmatique du sujet, au voile dont il vient recouvrir le monde, à partir duquel ce dernier vient assoir sa position de *parlêtre*. En somme, ce masque fictif vient donc personnifier le voile déposé au lieu de la vérité du sujet et lui permet de se représenter sur la scène de l'Autre.

A partir de là, nous pourrions considérer la scène de l'Autre numérique comme une mise en réseau de ces masques. Ainsi, l'image que véhicule l'être parlant sur le web tient de quelque chose du fantasme, qui tend à s'y formaliser. Le profil Facebook, le compte Instagram ou encore Snapchat, lui permet de façonner son portrait tel qu'il l'entend- c'est à dire selon son moi idéal. En effet, Lacan souligne que « le fantasme a une fonction homologue à celle de i(a), du moi idéal, du moi imaginaire »⁴. Autrement dit, à travers les réseaux sociaux, le sujet construit ce qu'il souhaite donner à voir. De fait, l'édifice imaginaire 2.0 tend à s'imposer

² Sx 136.

³ SX. 137

⁴ SIX. 152

comme l'image parfaite d'un corps qui ne manque de rien. Apposez donc sur vos selfies et photos de vacances le filtre Instagram #crème de jour anti-castration.

Notons tout de même que, si ce filtre a fonction pour le sujet, il prend également une valeur considérable dans l'adresse qu'il vient formaliser à l'Autre. En effet, ce filtre fait fonction de semblant à se bercer de l'illusion d'une complétude, dont le *parlêtre* n'est pourtant pas dupe, puisqu'il l'adresse toujours à l'Autre. C'est-à-dire qu'il affiche d'un côté une image de lui idéalisée, et d'un autre côté pourtant soumet celle-ci au jugement de l'Autre, preuve même que le sujet manque. De quoi ? De la reconnaissance de l'Autre.

Lacan nous indique qu'il y a une angoisse suscitée par ce qui est vu dans le miroir⁵, à savoir un manque, celui de *l'objet a*, objet de tous les tourments de l'être parlant, objet fondamentalement non-spécularisable. Cela a pour conséquence, dit-il, que cette image « n'est pas proposable à la reconnaissance de l'Autre »⁶. Afin de pallier cette impossible représentation d'un « amas de pièces détachées », le sujet constitue alors son moi idéal « dans l'espace de l'Autre ». Cette opération, qui se redouble sur la scène numérique, lui permet d'inscrire son image dans le registre du supportable.

En effet, le sujet en passe par la demande à l'Autre, il lui demande de le reconnaître, comme tel. Ce champ de la demande s'entrevoit, à partir de cette fameuse ritournelle « like ma page et n'oublie pas de partager », et peut même s'attraper dans une réciprocité qui fait compromis avec l'Autre, sous des formules telles que « je rends les commentaires et les likes ».

Facebook est un exemple en matière de compréhension de ce qui anime les sujets que nous sommes. Lacan souligne que c'est « à partir du moment où *le désir de l'Autre* devient quelque chose de *mystérieux, d'indéfinissable*, que ce qui se dévoile là au sujet c'est que c'était justement *ce désir de l'Autre* qui le constituait en tant que sujet »⁷. Aussi la simple mention « j'aime » se décline-t-elle maintenant en six émoticônes permettant de mieux pointer la position du sujet dans le jeu de l'Autre désirant. Nous allons donc du « j'aime » au « j'adore », en passant par le « ça me rend triste », « en colère », ou encore ça me « surprend », autant de manières pour le sujet d'entendre ce que l'Autre lui veut. Facebook ne saisit-il pas l'essence de ce qu'il en est de l'aliénation de l'être parlant au désir de l'Autre ? Là où Lacan pointe la fonction de signal de l'angoisse du côté du « che vuoi ? », Facebook offre la possibilité de recouvrir cette question sous ces items sans équivoque.

⁵ SX. P. 67. Staferla

⁶ SX. P. 67 Staferla

⁷ S IX. 143

De la même manière, l'Autre que représente internet est un Autre des plus arrangeant, à entendre avec l'équivoque que ce signifiant comporte. Car en effet, du (a), internet nous en arrange bien. C'est-à-dire que la question du désir, en tant que telle, se voit évincée, masquée, par les innombrables réponses que le Dieu numérique propose.

Au fond, internet illustre à merveille la formule lacanienne qui entend marquer que « le savoir est dans l'Autre »⁸. Ainsi, l'être parlant se saisit de ce locuteur infallible, qui n'a en vérité d'infaillible que le nom, pour lui poser mille et une questions. De ces questions il en attend une réponse et ce qu'internet permet est de l'ordre d'une connexion immédiate avec le savoir. Mais, au pays du html, la connexion qu'on obtient est-elle celle qu'on attend? Si nos smartphones peuvent afficher ce message, « en attente de connexion » dès lors que le réseau se fait absent, c'est une connexion avec un savoir tout autre que le sujet, lui, attend. Car en effet, Lacan l'indique, son discours « n'admet pas la question de ce qu'on peut savoir, puisqu'il part de le supposer comme sujet de l'inconscient »⁹. C'est pourtant bien la question de que l'on peut savoir qui est omniprésente sur la toile, des « how to » aux philosophies de cyber-comptoirs en passant par les tutos dragues, il y en a pour tous les goûts. Notons, par exemple, la règle numéro 34 d'internet qui veut que « if it exists there's porn of it », autrement dit, tout ce qui existe à son équivalent pornographique sur le net. Que de bonheur pour un être qui recherche un savoir sur le réel du sexe. Ou encore son corollaire, la règle 34.34, « everthing IRL is on the internet », ce que l'on peut traduire par, tout ce qui existe est sur internet. Pas de reste, pas de manque, d'autant que nous sommes assaillis, en pleine navigation sur le web, par des suggestions d'achat en correspondance avec nos recherches antérieurs. Ainsi, ils nous sont proposés des objets en tocs dénotant de l'impact du capitalisme sur la toile. C'est bien simple, internet sait mieux que vous ce que vous voulez.

Mais avant de moquer cette position de locuteur infallible dans laquelle l'être parlant a placé internet, posons-nous la question de ce que cela indique de la structure. Si le savoir de la castration est ce « qu'à 14 ans on évite mal », et qui peut être source d'angoisse, internet permet d'éviter cette question avec un savoir de substitution prêt à l'emploi. En réponse à ce que Lacan désigne comme « l'éveil de leurs rêves », internet propose toute une gamme de somnifères. En effet, « là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait « traumatisme ». On invente ! On invente ce

⁸ SXX. 89.

⁹ TV.

qu'on peut bien sûr »¹⁰ dit Lacan dans les Noms dupes errant. Mais avec internet, plus besoin de s'adonner à de l'invention singulière, elle nous est offerte sur un plateau d'argent numérique.

Cette invention universalisée pousse à réaliser un individu qui serait toujours maître dans sa demeure. Puisqu'il s'emploie à recouvrir le trou du sexuel, il est assez logique qu'internet propose à chaque symptôme sa solution valant pour tous. Doctissimo, par exemple, est une référence en la matière, nous offrant les dossiers « 10 conseils anti-stress », « les clés pour se remettre d'une rupture », ou encore « le dictionnaire des rêves ». Impossible de rester sans réponse avec un tel interlocuteur !

Avec internet, la singularité du sujet et l'inconscient qui le façonne s'effacent devant les conseils pour un accomplissement de soi comme moi fort. Autrement dit, internet comme Autre s'inscrit dans le registre de la canaillerie. Si bien qu'il s'emploie à dénoter d'un « Je » qui recouvrirait intégralement le sujet. C'est en cela qu'internet participe massivement au discours de la science. C'est-à-dire qu'il procède du mécanisme d'évincement de la castration comme support subjectif. Ainsi, il n'entend marquer aucune distinction entre ce qui est du ressort du sujet de l'énonciation et du « je » de l'énoncé. De fait, l'ensemble des mécanismes sous-jacents à l'élaboration d'une parole singulière sont forclos, pour laisser place à l'omnipotence d'un « Je » façonné à partir de sa propre volonté. Quid de la place des formations de l'inconscient sur la toile ?

Branché sur l'Autre, le sujet reste en attente d'une connexion qui ne se fait pas. Cette connexion n'est pas sans rappeler celle que fait Lacan entre l'orgasme et l'angoisse. Il dit ceci : « la connexion étroite, et qui est beaucoup moins accidentelle qu'on ne le croit, sur la conjonction de *l'orgasme* et de *l'angoisse* en tant que l'un et l'autre, ensemble peuvent être définis par une situation exemplaire, celle que j'ai définie sous la forme d'une certaine *attente de l'Autre* »¹¹. C'est à ce joint que peut surgir l'angoisse, lorsque le sujet a l'intime sentiment que l'Autre attend quelque chose de lui. Dans ce cas de figure, internet est l'ami qui vous veut du bien, c'est-à-dire, qui n'attend rien de vous. C'est bien plutôt le sujet qui a tout à en attendre. Cela confère à l'Autre numérique des airs de pare-angoisse avec son taux de réponse à la minute sans égal. Pour autant, il ne constitue pas non plus la solution à l'angoisse, en ce que ses réponses, pour si « prouvées scientifiquement » qu'elles puissent être, tombent toujours à côté

¹⁰ S21. P 57.

¹¹ S X. P. 117. Staferla.

de ce qui embarrasse vraiment le sujet. C'est-à-dire, du réel de la barre que le signifiant inflige au sujet et de l'impossible rapport sexuel qui en résulte.

Cependant, de l'autre côté, il y a l'exigence que peuvent faire reposer les réseaux sociaux sur le sujet, l'attente de sa connexion, justement. Là il s'agit d'un Autre qui lui veut quelque chose, que ce soit une réponse à un post, un mail, une identification, un tweet, une invitation, un message d'anniversaire... La demande d'ami Facebook illustre ça très bien. En effet, lorsque quelqu'un que le sujet ne connaît ni d'Eve, ni d'Adam, lui envoie une invitation, l'espace d'un instant peut surgir pour lui cette question, « mais qu'est-ce qu'il me veut celui-là ? ». Ce qui se manifeste d'une boîte mail surchargée n'est-il pas, non plus, du ressort de l'angoisse, lorsqu'il s'agit de répondre à celui qui vous a adressé: « dans l'attente de votre réponse » ?

La tendance des réseaux sociaux, et des différents outils de communication va vers une réduction du temps d'attente de la réponse de l'Autre. Quelle autre explication à la multiplication des « messageries instantanée » et des réseaux aux débits de connexions toujours plus rapides ? Le mouvement d'angoisse structurale suscité par l'énigme du désir de l'Autre fonde sans doute la course à l'hyperconnexion entre cet Autre et le sujet. La conséquence de cette accélération numérique va vers un être parlant sur-connecté pour qui la chaloupe du manque dérive au rythme de la houle numérique, jusqu'à chavirer dans le manque du manque. En conséquence de quoi, sitôt qu'un ami a du retard, on s'empresse de se saisir de notre smartphone pour y tapoter le fameux « t'es où ? ».

Heureusement, si vous avez le mal de mer, n'hésitez pas à accoster en terres de Bretagne qui sauront vous proposer un « séjour Digital Détox », spécialement adressé aux « aliénés de la technologie, hyperconnectés et web addicts ».

Pour conclure, reprenons notre première question, un tel groupe de recherche pourrait-il exister via les réseaux sociaux ? Nous pouvons noter que l'utilisation d'internet, et des réseaux sociaux numérique, n'apporte aucune modification comme tel à la structure du sujet. Il s'agit, au fond, de l'illustration de son mode de fonctionnement dans le lien social. C'est-à-dire que le sujet redouble en ligne la formalisation de sa position dans le monde. Si bien qu'effectivement un tel groupe de recherche serait envisageable par écrans interposés puisqu'il y a de toute manière un écran duquel le sujet, lui, ne peut se détacher.